

## UN MATIN ORDINAIRE

Quand il se réveilla, Martin se souvenait encore de son rêve, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Il était en train de surfer (sport qu'il n'avait jamais pratiqué !) sur un océan qui noyait une immense cité dans des vagues tumultueuses qui couraient entre de hauts immeubles à moitié engloutis. La cité était sur la côte, et, contradiction ultime, il se voyait avancer vers la baie immense qui la bordait. La vague qui le portait allait déferler sur la plage juste au moment où il ouvrit les yeux.

Presque endolori de courbatures par son sport onirique, il se leva lentement et se dirigea vers la cuisine. Une première contrariété l'y attendait. En ouvrant le réfrigérateur, il vit qu'il n'y avait pas son demi-litre de lait, que pourtant il prenait soin de renouveler sans faute tous les soirs. En rechignant, il alla en prendre une dans la réserve. En versant ses céréales dans son bol, il maugréa à la vue de la marque qu'il avait achetée, qui n'était pas celle qu'il préférerait. Il se jura de faire plus attention en faisant ses prochaines courses.

Quand il voulut allumer la télévision pour avoir les nouvelles du matin, celle-ci ne lui présenta qu'un écran blanc. Encore une contrariété, ce qui arrivait parfois suite à une panne de réseau. Décidément, sa journée commençait mal. Cela continua d'ailleurs, car il faillit s'ébouillanter sous la douche, dont le mitigeur thermostatique était réglé habituellement à sa convenance !

Une fois habillé, avant de se rendre au travail, il consulta son agenda. Il avait rendez-vous à 11h avec un dénommé Guillaume Muret, un des dirigeants de l'entreprise Groundhog, leur principal partenaire logistique, un personnage très important pour son entreprise. Il estima qu'il ne pouvait pas le laisser après l'entrevue, et qu'il devait l'inviter à déjeuner. Il téléphona à sa secrétaire Léa, qui était aussi sa maîtresse à l'occasion. Sa voix fluette lui répondit dans l'écouteur, ce qui le mit de bonne humeur.

— Bonjour ma belle, lui susurra-t-il, j'ai rendez-vous tout à l'heure avec Guillaume Muret à 11h. Je voudrais l'inviter à déjeuner, peux-tu réserver une table au Café Lucette, s'il te plaît ?

— Bonjour Martin, Guillaume Muret ?

— Oui, de Groundhog.

Il sentit Léa un peu dubitative.

— Une seconde, Martin, je regarde.

Martin se demanda ce qu'elle faisait.

— Je ne trouve de rendez-vous avec aucun Guillaume Muret sur ton agenda.

Martin accusa le coup.

— Mais je viens de vérifier, et nous avons normalement un agenda partagé dans l'entreprise !

— Je t'assure que je n'ai rien pour toi ce matin. Par contre, c'est vrai, tu as un rendez-vous à 14h avec Groundhog, mais c'est avec Monsieur Philippe Cantor.

— Philippe Cantor ?

— Oui, c'est ça, de la société Groundhog.

— Mais je ne connais aucun Philippe Cantor !

— Effectivement, c'est bizarre. Tu me dis 11h avec Muret, et moi j'ai 14h avec Cantor. Ce n'est pas moi qui ai pris le rendez-vous. Je ne comprends pas.

— Je n'y comprends rien non plus. C'est moi qui avais pris ce rendez-vous avec Muret.

— Eh bien, il a été changé, et on ne t'a pas prévenu, et il doit y avoir un bug sur l'agenda partagé. Ça te pose un problème ?

— Pas vraiment, sauf que je ne connais pas ce Cantor.

Il secoua la tête et conclut.

— Je vais faire avec, j'arrive tout de suite Léa. Grosses bises.

Il raccrocha, contrarié, et prit sa voiture pour aller au bureau. La circulation était dense dans les rues et dénotait une fébrilité inhabituelle.

Quand il entra dans l'immeuble de son entreprise, l'entrée avait été redécorée avec de nouvelles plantes assez extravagantes, dans d'énormes pots multicolores, dispersés dans un dédale de croisillons de bois blanc. Martin trouva cette initiative rafraîchissante et heureuse, il adressa un salut cordial aux hôtes, qui étaient visiblement nouvelles, et s'engouffra dans l'ascenseur.

Il se rendit directement dans le bureau de Léa, qui jouxtait le sien. La vue de cette jeune femme, élégante et attirante, le mit de bonne humeur.

— Me voilà Léa ! Si j'ai bien compris, j'ai la matinée de libre avant mon rendez-vous de cet après-midi.

— Si on veut, Martin. Il y a quelqu'un qui t'attend dans ton bureau.

— Ah oui ? Et qui ?

— C'est ton frère Paul.

Martin se sentit blême. Il bredouilla.

— Tu as dit mon frère ?

— Oui, mais il n'a pas dit la raison de sa visite impromptue.

— Mais... Mais... se mit à bredouiller Martin.

Il semblait très mal à l'aise, à la limite de l'évanouissement. Léa le regarda avec inquiétude.

— Qu'est-ce que tu as Martin ? Tu es tout pâle. Tu ne te sens pas bien ?

— Mais... Léa... Je n'ai pas de frère !

Ce fut au tour de Léa de pâlir.

— Qu'est-ce que tu as Martin ? Il est là, à côté !

— Puisque je te dis que je n'ai pas de frère !

Il avait un peu élevé la voix. Léa le regardait, bouche bée, abasourdie.

Martin regarda autour de lui, perdu, sans savoir que dire. Brusquement, il se rua dans son bureau par la porte adjacente.

Devant lui, il vit un homme assis, qu'il ne reconnut pas. Il lui parut cependant qu'il lui ressemblait, ce qui l'acheva de la paniquer.

— Qui êtes-vous ? balbutia-t-il

L'autre se leva en souriant.

— Mais Martin, que t'arrive-t-il ?

— Qui êtes-vous ? répéta Martin qui se sentait chanceler.

— Mais c'est moi, Paul. Qu'est-ce que tu as ? Je voulais juste de parler de l'anniversaire de mariage de papa et maman.

— Ce n'est pas vrai. Vous êtes un imposteur, je suis fils unique. Mes parents sont morts dans un accident de voiture il y a cinq ans.

Ce fut autour de l'autre de devenir livide.

— Mais... Martin...

Il voulut s'approcher, mais l'autre se mit à crier et se rua vers lui.

— Sortez d'ici, vous n'avez rien à faire ici, vous n'êtes qu'un imposteur, je ne vous connais pas.

Martin se mit à le frapper, et l'autre essaya d'esquiver les coups autant qu'il le pouvait. Des meubles se renversaient, des cris fusaient, ce qui eut pour effet immédiat de faire venir Léa, puis d'autres collègues. Martin était déchaîné, il était dans un état second. Ses collègues essayèrent de le maîtriser, et ils eurent bien du mal à le ceinturer. Ils le plaquèrent dans un fauteuil, et l'empêchèrent de bouger tant bien que mal. Martin s'effondra soudain et se mit à pleurer, en répétant :

— Mais je n'ai pas de frère... Mais je n'ai pas de frère...

L'homme qu'il avait agressé se mit difficilement à parler.

— Martin, tu n'es pas bien. Tu fais une crise de délire. Calme-toi, nous allons t'aider.

Puis il regarda, hagard, les personnes qui étaient venues à son secours.

— J'ai appelé une ambulance, dit Léa. Elle arrive, on va le ramener chez lui. Je vais appeler un psychiatre, il va s'occuper de lui.

Quelques minutes après, les infirmiers arrivèrent. Martin était prostré, et les quelques personnes qui avaient assisté à la scène le regardèrent partir avec un malaise profond. Léa suivit les infirmiers et accompagna Martin dans l'ambulance, qui le ramena très vite chez lui.

Une fois arrivé à son domicile, Martin s'affala sur son divan et ne bougea plus ni ne dit mot. Léa resta avec lui, pendant que l'ambulance repartait. Elle avait contacté un psychiatre qui allait arriver en urgence.

Il ne se passa plus rien jusqu'à ce que la sonnerie de la porte d'entrée retentisse. Léa ouvrit la porte. Deux hommes étaient là. L'un était assez âgé et portait une blouse blanche, ce devait être le psychiatre. L'autre était en combinaison blanche intégrale, et ne semblait ne rien à voir avec le corps médical. Il transportait sur son dos un volumineux appareil, qui se prolongeait, sur le devant, par un gros câble enrobé d'une matière bleue luminescente, se terminant par une sorte de pistolet que l'homme tenait fermement dans sa main droite.

Les deux hommes s'avancèrent et regardèrent Martin, qui les dévisageait d'un air atone.

— C'est lui ? demanda à Léa l'homme en blouse blanche.

Léa acquiesça. L'autre regarda Martin avec insistance, jusqu'à ce que celui-ci le regarde aussi droit dans les yeux.

— Martin, Léa nous a expliqué. Nous connaissons bien ce qui vous arrive.

Il fit une pause. Le silence parut durer une éternité.

— En fait, Martin, ce n'est pas votre faute. Vous n'êtes pas dans votre monde ici. Vous venez d'une autre harmonique temporelle du temps, et pour une raison que nous ignorons, vous vous êtes égarés dans notre harmonique. Vous ne pouvez pas vivre ici, il vous faut partir.

Il s'écarta, et laissa la place à l'autre homme qui avait enclenché son appareil, qui émit un curieux ronronnement. Il pointa le pistolet bizarre en direction de Martin qui le regardait sans réagir. Il appuya sur le déclencheur. Un jet bleuâtre, vapoureux, s'échappa de la machine et enveloppa entièrement Martin. Celui-ci se mit à pousser un cri de terreur, et disparut petit à petit.